

Résultats d'élections dévoilés : Reid élu président

Julien Laplante

Le conseil exécutif de l'association des étudiants de l'Université McGill (AÉUM) vient d'être élu à la suite d'une campagne électorale qui a duré près de deux semaines. Les étudiants étaient conviés à élire les futurs dirigeants de l'association étudiante après avoir eu l'occasion de voir s'esquisser devant eux, le plus souvent quelques minutes avant le début des cours, de merveilleux projets d'avenir par les nombreux candidats aux divers postes disponibles à l'AÉUM.

Passons tout de suite aux résultats qui ont été dévoilés non-officiellement vendredi matin à la suite du décompte des voix dans la nuit de jeudi à vendredi. Cinq postes devaient

être comblés pour l'année prochaine : celui de président de l'AÉUM, de vice-président aux affaires universitaires, de vice-président aux affaires externes, de trésorier et enfin, de vice-président aux affaires internes.

« Avec Duncan, la victoire est à lui »

La course à la présidence de l'AÉUM s'est soldée par la victoire de l'actuel trésorier, Duncan Reid. Même si Reid refusait de répondre en français aux questions du débat électoral du 9 mars dernier, on retrouvait tout de même un court slogan français pour faire mousser sa candidature auprès des étudiants francophones dans la page d'information sur

les candidats du *McGill Tribune* qui se lisait comme suit :



Duncan Reid, nouveau président de l'AÉUM

« Avec Duncan, la victoire est à nous. » Effort suprême, voir

quelque peu hypocrite, qui semble avoir au moins partiellement porté fruit puisque Reid sort victorieux de cette campagne.

Reid entendait, à l'image des deux autres candidats défaits, Andrew Tischler et Paul Ruel, apporter des modifications au bâtiment Shatner et développer l'organisation de l'AÉUM. Parions qu'avec un salaire frisant les 15 000 \$ au cours de son terme prési-

dentiel, il aura amplement le temps de réfléchir à la décoration du Shatner et aux améliorations à apporter à l'organisation de l'AÉUM.

Coude à coude aux affaires universitaires

Le poste de vice-président aux affaires universitaires a été ravi par Sam Johnston au terme d'une chaude lutte avec son plus proche adversaire, Andrew Kovacs. L'écart séparant les deux candidats n'était effectivement que de trois voix. Une mention d'honneur à Margaret Antler, candidate du « comité électoral » du *Red Herring* — publication étu-

suite en page 2

La chimère de l'objectivité

La liberté de presse canadienne semble se permettre de plus en plus de dérapages dans la démagogie et l'amertume « idéologisée » contre le Québec entier.

par Étienne Bienvenu

On a beau entendre parler régulièrement du « Québec-bashing » qui sévit dans la presse anglophone du pays, le phénomène surprend toujours un

peu. Pour du radottage de lignes ouvertes ou de journaux « sensationnalisants », ça passe encore, mais quand on tombe sur un texte comme celui de Michael

Bliss, professeur d'histoire à l'Université de Toronto, on a de quoi commencer à s'inquiéter de la fréquence sans cesse grandissante de tels dérapages idéologiques. En effet, dans l'édition du 9 mars du très respecté *Time Magazine* (canadienne édition bien sûr), on pouvait lire, dans la chronique *Viewpoints*, les arguments du professeur Bliss sur « la chimère de l'auto-détermination » (*The Chimera of self-determination*). Une

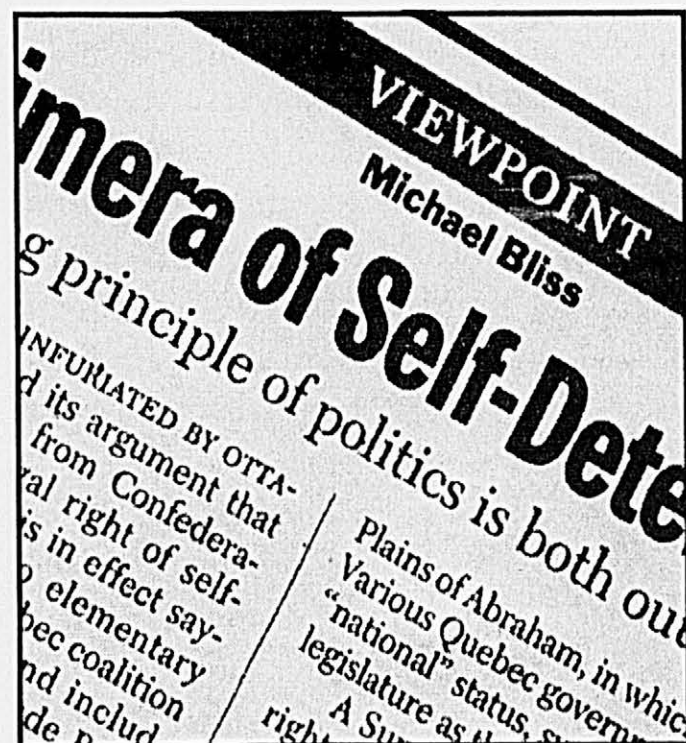
argumentation plutôt superficielle qui se résume à peu près ainsi :

- L'idée qu'une « nation » a le droit à l'auto-détermination est un vieux concept qui date de la fin du XIX^e siècle, époque où nombre de nations (grecques, croates, serbes, tchèques) luttèrent pour leur indépendance d'empires comme la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Ottoman etc... D'après le professeur Bliss, ce nouveau nationalisme à base ethnique enflamma l'Europe en causant la 1^{ère} et la 2^{ème} Guerre mondiale. La « nation » québécoise serait donc l'héritière de cette idéologie dépassée et dangereuse.

- Notre très sérieux historien s'attaque ensuite au concept même de « nation » (qu'il mentionne toujours entre guillemets). Pour lui il est difficile de définir ce qu'est une nation parce qu'il y a des dangers à en établir les paramètres. Ainsi, si l'on prend pour critère l'origine ethnique commune, quelle est alors la différence entre le nationalisme et le racisme ? Les événements de notre

barbare XXI^e siècle répondent éloquentement à cette question, ajoute-t-il. Si alors on utilise la langue et la culture

suite en page 7



Sommaire

2 Jean Charest, vu par Mathieu Pellerin

Édito: jusqu'où peuvent aller les tribunaux? 3

4 Les 3/4 putains, le Coeur au poing et le Beau parleur 5

Téléphone cellulaire et B.D. 6

7 suites, pub et fin

Les dessous du développement humanitaire et le blues de mars 8



Cette semaine,

Mathieu

fait son smatte.

Le Sauveur canadien

Un Sauveur est né. Il se nomme Jean Charest et sauvera le Canada. Le processus politique québécois sera au neutre tant qu'il n'aura pas donné sa décision.

La chute du conditionnel dans les interventions de Jean Charest, la période de réflexion, la pression populaire laissent à penser que le chef du Parti Progressiste Conservateur fera le saut en politique provinciale et briguera le leadership du Parti Libéral du Québec. Mais pourquoi tant d'engouement pour cette candidature ?

Le phénomène Charest est impressionnant. Toute l'attention médiatique s'est portée sur son cas. Pour remplacer le mou Daniel Johnson, le charisme, la popularité, la capacité de faire passer une impression (peut-on vraiment parler de message ?), la facilité à rejoindre le public et le jeune âge de M. Charest sont des atouts sur lesquels le PLQ voudrait bien mettre la patte. Une seconde défaite libérale aux élections l'an prochain pourrait leur être fatale.

Mais Charest est-il vraiment l'homme de la situation capable d'éviter un tel sort ? Ses qualités de leader sont-elles si grandes ou sont-elles simplement tributaires des circonstances (le PPC pouvait difficilement faire pire qu'en 1993, le parti était en reconstruction et n'avait donc pas vraiment à se soucier de prendre le pouvoir, les électeurs québécois et des maritimes ont voulu punir les libéraux et le PPC a hérité des votes) ? Difficile à dire.

Les fameux et sacro-saints sondages prédisaient une victoire libérale si Charest était chef du PLQ. À la suite de ce sondage, la pression a commencé à monter sérieusement. Pression des médias principalement : les columnistes et éditorialistes de tous les journaux canadiens se sont penchés sur le sujet, quand ils n'ont pas carrément demandé à Charest de faire le saut (alors que, paradoxalement, il avait été vilipendé pour avoir critiqué le renvoi à la Cour Suprême il y a quelque temps...). Un Sauveur venait de naître.

Mais Jean Charest, si chef du PLQ, si élu Premier Ministre, ne sauvera pas le Canada. D'abord, peu après sa nomination, sa lune de miel avec les médias va se terminer. Le Parti Québécois va se lancer dans une offensive idéologique où Charest risque de perdre des plumes (lui qui cale déjà...) ou la tête (ce qui réglerait son problème de calvitie). Il risque de sortir perdant parce que pour l'instant, il n'a jamais prouvé qu'il était un homme d'idées. Parce que lorsqu'il devra définir ses projets, il sera confronté à son parti, idéologiquement bien différent (ils sont tout de même libéraux et lui conservateur, nationalistes de plus en plus, semble-t-il, et lui plutôt canadien d'abord).

Le PLQ est probablement le parti le plus difficile à gérer au Canada à cause des factions fort différentes (anglos, nationalistes, fédéralistes purs) qu'il représente. Pour tenir un tel parti, Charest devra, à l'image de Bouchard, jouer de leadership et de charisme. Si le PLQ ne prend pas de position claire, les chances de régler le « problème » du Québec sont minces. D'autant plus que, sans l'aide du fédéral, sans un gouvernement canadien prêt à faire des concessions, la marge de manœuvre québécoise est fort mince. Et donc, l'impasse demeure.

Charest, s'il change de scène, misera sur son charisme pour être à l'avant-plan, pour obtenir le premier rôle. Mais pour amener du vrai changement, il devra faire jouer demain les appuis qui le poussent aujourd'hui à se lancer dans ce bourbier. Autrement, il risque fort de subir le même sort que celui qui l'aura précédé.

par Mathieu Pellerin

Suite de la page 1: Élections

diante mcgilloise quelque peu iconoclaste — qui a réussi à remporter plus de 300 voix malgré son évidente (et voulue) légèreté d'esprit.

Affaires externes: plus ça change, plus c'est pareil

Jeffrey Feiner, un étudiant en deuxième année de philosophie, a remporté le poste de vice-président aux affaires externes. Le programme électoral de Feiner ne se démarquait pas réellement par son originalité alors qu'il disait vouloir préserver la qualité et l'accès à l'éducation. Vive la nouveauté... On note cependant un aspect probablement plus intéressant de ses promesses, celui de faire en sorte que l'AEUM soit plus présente sur la scène municipale, notamment pour défendre les intérêts des étudiants quant aux coûts des transports en commun.

Un trésorier aux vues paternalistes

C'est Lorenzo Pederzani qui a été élu au poste de trésorier, un

poste important s'il en est un, puisque la personne ayant ce titre a une influence très importante sur les cordons de la bourse de l'association étudiante et donc inévitablement à tout ce qui concerne la vie étudiante. Aussi, mentionnons par le fait même, pour le bénéfice de nos lecteurs, qu'un étudiant de la faculté des arts verse la modique somme de 311,73 \$ par année à l'AEUM. Pederzani aura donc la main haute lorsque viendra le temps de prendre les décisions quant à l'usage de votre 311,73 \$.

Pederzani tenait sûrement grandement à ce poste puisqu'il est allé jusqu'à se transfigurer en acteur pour les besoins de sa campagne électorale. Effectivement, Pederzani était la vedette d'un vidéo présenté avant le début des cours dans lequel il s'évertuait, ou plutôt s'excitait, alors qu'il était accoutré d'un ridicule manteau de pompier, à sauver un chat pris dans un arbre. Le vidéo se terminait sur une séquence montrant Pederzani, qui disait : « Vous croyez réellement que les politiciens sont

ennuyants ? » Un véritable monstre d'humour, ce Pederzani... Et à sa question, certains de se demander si les politiciens étaient toujours crédibles.

Plus sérieusement, il est intéressant de noter que Pederzani a mentionné vouloir rendre plus difficile le retrait du plan d'assurance-santé de l'AEUM pour les étudiants n'étant pas couverts par un autre plan. À cette proposition, Pederzani précisait : « *It sounds paternalistic but...* » Effectivement, ça sent le paternalisme à plein nez.

Une VP aux affaires internes

Finalement, c'est Karen Pelley qui a été élu vice-présidente aux affaires internes, un poste relativement moins important, dont les principales fonctions sont surtout reliées à la coordination des clubs et des activités sociales de l'AEUM.

Ces cinq nouveaux élus seront donc aux commandes de l'AEUM pour l'année 1998-1999. Reste à voir par quels résultats se solderont leur éphémère règne.

Le mardi 31 mars à 17h00, le Délit français de McGill tiendra ses élections qui éliront la prochaine équipe de rédaction (pour septembre 1998). Les candidatures doivent être déposées dans l'enveloppe prévue à cet effet au local du journal (Shatner B-03), avant le lundi 30 mars à midi. Les positions à combler sont celles de : Rédaction en chef, Rédaction nouvelles et Rédaction culture. Bienvenue également aux futurs metteurs-en-pages, correcteurs, photographes, responsables Internet et autres!

Bonne St-Patrick à tous nos lecteurs, Irlandais ou sobres. Comme tous les mardis, les festivités battent leur plein au Délit, à 17h00, local B-03 du Shatner. Venez caler de la Guinness et parler contre les Anglais avec nous. Nous attendons aussi vos poèmes sur le thème du Chaos, sujet de notre prochain numéro spécial. Les textes (anonymes mais accompagnés d'une enveloppe contenant votre nom) doivent être déposés au journal, avant le vendredi 20 mars. Une sélection sera faite par les rédacteurs, et les meilleurs textes seront publiés mardi prochain. Bonne écriture.



Éditorial

Les lois sont faites pour être transgressées

« Voilà la loi, où y aurait-il là une erreur ? »

-Je ne connais pas cette loi, dit K.

« Vous vous en mordrez les doigts, dit le gardien »

Franz Kafka, *Le Procès*

Mercredi soir dernier, un médecin légiste accompagné de gardes du corps est entré en catimini au célèbre Cimetière du Père-Lachaise, à Paris, afin d'exhumer le corps de l'acteur Yves Montand, décédé en 1991. Le but de cette démarche nocturne : prélever des molécules d'ADN afin d'établir, post-mortem, si Aurore Drossart est réellement la fille de Montand. Celui-ci, de son vivant, s'était toujours refusé à la reconnaître comme telle ou à subir des tests à cet effet. Cette semaine, ce sont les autorités qui l'ont contraint à se soumettre à l'examen d'une façon on ne peut plus irrévérencieuse.

Devant de telles actions, on est en droit de s'interroger sur l'utilisation que la société fait de ses lois. Ces dernières doivent-elles être appliquées à la lettre dans tous les cas? N'y a-t-il pas place à interprétation? Certes, toutes les sociétés ont besoin

d'un certain nombre de règles pour fonctionner et pour garantir l'ordre social. Cependant, le fait que les lois soient rédigées par des hommes faillibles et qu'elles ne peuvent tenir compte de tous les facteurs en jeu laisse planer un doute. Dès leur entrée en vigueur, les lois sont donc un peu désuètes, mais on les érige tout de même, coûte que coûte, en autorités suprêmes. Leur application stricte mène d'ailleurs parfois à des abus que le simple bon sens pourrait prévenir.

La loi française oblige les citoyens à verser une partie de leur héritage à chacun de leurs enfants. D'où l'importance pour Aurore Drossart, la présumée fille d'Yves Montand, et qui lui ressemble d'ailleurs comme deux gouttes d'eau, d'obtenir la preuve que l'acteur célèbre est son père. L'héritage est pour beaucoup dans cette question de paternité. Il ne faut pas cependant condamner d'emblée la jeune Drossart pour l'exhumation de mercredi dernier, puisque ce sont les héritiers actuels qui ont, de leur côté, refusé d'accorder foi à un jugement de la Cour établi en 1994 qui concluait à une « présomption de paternité » sur la seule

base de la ressemblance entre la fille et le père. C'est ce refus qui a entraîné les conséquences judiciaires de cette semaine. Mais peu importe à qui revient le blâme, la question demeure : sous prétexte d'établir un test de paternité, la loi avait-elle le droit d'aller à l'encontre de la volonté d'un homme mort et de le sortir de sa tombe ?

Plus près de nous, dans la question du renvoi en Cour Suprême, la décision juridique devra-t-elle avoir préséance sur la volonté du peuple québécois ? Dans un sondage effectué par le groupe Angus Reid pour le compte de la Société Radio-Canada, et dont les résultats ont été dévoilés le 4 mars dernier, 57 % des Québécois contre 40 % étaient d'avis que « peu importe l'avis de la Cour Suprême dans cette affaire, le gouvernement du Québec devrait respecter cet avis. » Près de 60 % des Québécois jugent donc que la loi devrait primer sur tout, même dans une situation hypothétique où 85 % de la population se prononcerait pour l'indépendance...

Certes, l'application à la lettre de la loi présente des aberrations, aberrations qui vont parfois jusqu'à la

violation de la mort. Même dans l'administration des journaux universitaires, l'application à la lettre des règles semble parfois irrationnelle. Toutefois, la situation inverse, c'est-à-dire là où la loi est adaptée aux situations, soulève elle aussi des questions, des réévaluations. À titre d'exemple : les protestations qui ont suivi l'allègement des peines de sodomie et de viol pour des motifs culturels ou religieux dans les dernières années.

Le dilemme reste donc entier. Dans certains cas, l'application stricte de la loi choque; dans d'autres, c'est le relativisme qui l'entoure qui fait des insatisfaits. La tâche des juges est ardue, celle du critique aussi : l'un comme l'autre doivent apprendre des erreurs passées. Ce qui semble clair, c'est qu'il y a là un problème. Quiconque voudrait trancher serait bien embarrassé, et c'est pourquoi nous laisserons la question en suspens... en espérant que les derniers événements feront réfléchir ceux qui auront à se prononcer à l'avenir.

MAUDE LAPARÉ

Courrier

Lettre au Délit et à son co-rédacteur en chef

Jérôme Lussier nous emmerde (bon d'accord, m'emmerde)

Très chers lecteur(s) du *McGill Délit Français*, vous avez le droit de savoir la vérité sur les abus que se permet un membre de l'équipe de rédaction.

Grâce à des sources d'information privilégiées (moi-même), j'ai pu constater une forme atroce et barbare d'abus de pouvoir.

Le co-rédacteur en chef de la publication que vous lisez se permet bien des largesses, et sans mot dire, profite de sa position non seulement pour nous faire subir ses opinions d'étudiant révolté, combattant les grands principes que sont l'orgueil et la vanité, mais nous impose en plus son quotidien. Quotidien dont nous n'avons évidemment, en tant que lecteurs anonymes, rien à foutre.

C'est pourquoi je proteste contre la série de photos « Les Femmes de ma Vie ».

En effet, nous avons eu droit l'an dernier, sans réelle raison valable à une photo de l'ex de ce jeune homme plein de toupet (le figuré et le concret s'appliquent) fumant du pot.

Soit. Un trou à boucher probablement. Cette année, non content de sa performance de l'an dernier, Jérôme nous nargue avec un autre de ses clichés personnels, le modèle étant sa soeur cette fois-ci. Celle-ci personifiant le désarroi des jeunes (le sait-elle ?). Déjà, ça nous emmerde ferme puisque cette photo est aussi au chevet d'un futon d'une certaine chambre.

La goutte qui met le feu aux poudres est tombée la semaine dernière alors que sa colocataire et aussi ex-hante un autre article de ce journaliste narcissique. Puisqu'il s'évertue à nous dérouler le fil de sa vie, je demande et j'exige la photo qui orna sa porte de chambre trop longtemps (a-t-on idée de mettre sa propre photo sur sa porte ?) ou alors la mienne, ou alors, finalement, pour perpétuer la série « Femmes de ma Vie », une photo de sa maman en première page. Sinon, que M. Lussier démissionne.

Mathieu Pellerin

Service des plaintes —

Errata

Suivant une recommandation du *Board of Directors*, nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser d'avoir changé le mot « gérance » pour « ingénierie » dans le bloc technique de la semaine dernière. La modification se voulait avant tout humoristique: c'est à regret que nous avons appris qu'elle avait pu choquer certains lecteurs. M. Lussier, quand à lui, tient à exprimer ses plus sincères regrets d'avoir contrevenu à un article de la constitution du *Daily*, qui interdit aux rédacteurs d'envoyer du courrier à leur journal. La rédaction offre mille excuses à tout individu offensé par ces actions illégales.

Il y a de cela un certain temps déjà, un article de notre journal favorisait mentionnait que le premier ministre Français Lionel Jospin « balayait du revers de la main des accusations de fraude et de corruption ». Il s'agissait bien sûr d'une erreur, c'est en fait de Roland Dumas dont il était question. Nous espérons par ce présent texte nous préserver des menaces de M. Jospin qui menaçait de poursuivre le *Délit français* devant les tribunaux internationaux de La Haye, Pays-Bas, pour diffamation et propagande haineuse envers la République Française. Encore une fois, nos plus sincères excuses à tous les Français dont nous ne voudrions surtout pas blesser l'amour-propre.

DÉLIT
FRANÇAIS

Site du Délit français
<http://ssmu.mcgill.ca/delitfrancais>

E-mail:
dailylf@vub.mcgill.ca

Le *Délit français* de McGill est publié par la Daily Publication Society. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le *Daily* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE DÉLIT FRANÇAIS DE MCGILL

rédaction en chef

Maude Laparé / Jérôme Lussier

rédaction nouvelles

Étienne Bienvenu / Patrick Primeau

rédaction culture

Isabelle Porter / David Groison

mise en page

Étienne Bienvenu

Cédric Jouve

Jérôme Lussier

responsables site internet

Cédric Jouve / Nicolas Delerue

correction

Marie-Christine Lalonde

collaboration

Nicolas Delerue

Mathieu Pellerin

Julien Laplante

Zoila-Élisabeth Gaulin

Karine Abadie

dessinateur

Michel Holman

Le MCGILL DAILY

coordination de la rédaction

Sonia Verma

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedov et Letty Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du *Délit français* de McGill vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6790

Télécopieur : 398-8318

Théâtre

DAVID GROISON

Le Beau Parleur, ta gueule!

On ne le répètera jamais assez : le silence est d'or. Et l'on préférerait parfois que *Le Beau Parleur du vaste monde* fasse sien cet adage.

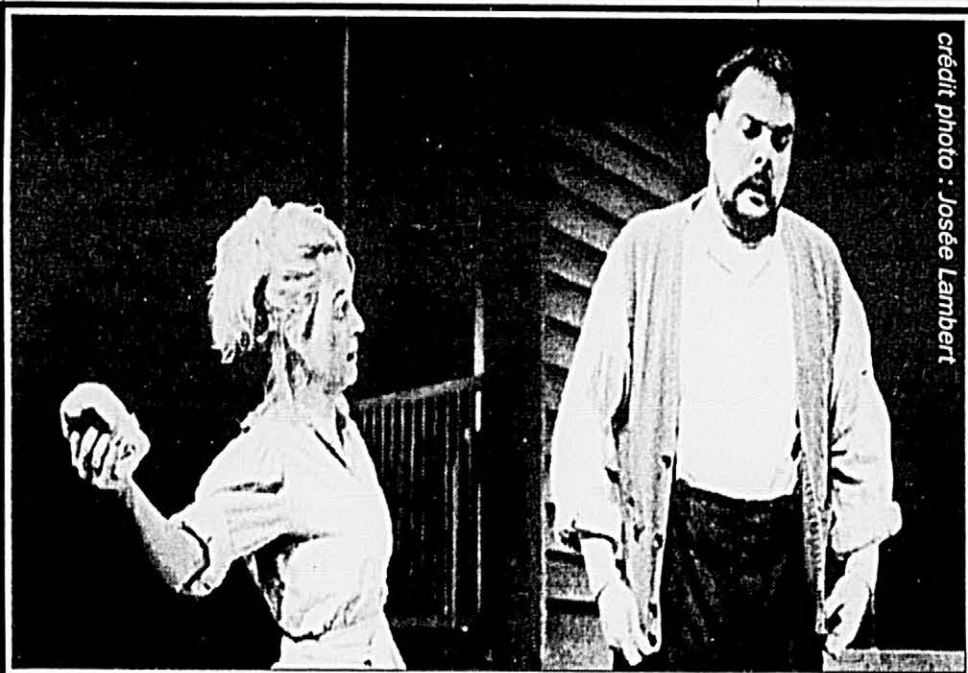
La pièce présentée au Théâtre Denise-Pelletier est l'adaptation de *Playboy of the Western World*, une pièce irlandaise qui, en 1907, avait fait scandale. Pour la première fois, on utilisait sur scène une langue populaire. On ne montrait pas de comportements moraux, mais la vraie vie, directe et crue.

Si, en 1907, cela suffisait à créer l'événement, quatre-vingt dix ans plus tard, la langue du peuple ne choque plus personne. En Irlande, comme au Québec. De cette pièce, il ne reste alors plus qu'une histoire, celle d'un jeune homme qui arrive dans une auberge et qui dit avoir tué son père. Cet aveu fera de lui un héros, aux yeux des autres comme aux siens.

Stéphane F. Jacques est cet improbable jeune homme, ce beau parleur plutôt fade. Pas un instant, sa verve ne nous impressionne. Lorsqu'il déclare sa flamme à sa bien-aimée, on baille en l'entendant déclamer des vers de supermarché. Lorsqu'il raconte pour la vingtième fois comment il a tué son père, on préfère admirer une fois encore le décor, vraiment très beau.

Lorsque Julie Mc Clemens, la bien-aimée, s'effondre sur la porte en criant : « Aaaaaaaah. Mon amour est parti », on croit d'abord qu'elle s'est coincé les doigts dans la porte, et puis finalement on comprend qu'elle souffre. Dans la salle fusent alors des petits rires gênés, seule réponse possible d'un public qui ne sait comment réagir devant une détresse si peu crédible.

Marcel Levasseur est le benêt bégayant, le fiancé un peu pissou qui



crédit photo : Josée Lambert

va se faire voler sa promise. Dès son entrée, tout est dit. Il ne sait s'il doit courir ou jouer la peur. Il hésite entre les deux. Il piétine, il court un peu, il s'arrête en ouvrant grand les yeux... Résultat, on ne croit ni à la course, ni à la peur. Résultat, on ne croit jamais en lui.

Il en est ainsi de toute la pièce. Pour montrer qu'ils sont saouls, les acteurs titubent, ils n'arrivent pas à marcher droit, ils chantent à tue-tête. On n'avait pas représenté l'ivresse avec une telle finesse depuis bien des années ! Les clients de l'auberge ouvrent grand la bouche lorsqu'ils apprennent le meurtre, ils gardent la pose pendant quelques secondes puis ne sachant que faire, ils redeviennent normaux. Ils jouent comme le fait mon petit frère de secondaire 2 (que celui-ci veuille bien accepter mes excuses...) Les filles du village, pour montrer combien elles sont insouciantes, ne peuvent s'empêcher de rire hystériquement chaque fois qu'elles quittent la scène.

Seuls Micheline Bernard, la veuve entreprenante, Michel Daigle et Gilles Pelletier, les pères, s'éloignent des clichés et nous offrent de belles prestations.

Le meilleur moment de la pièce reste finalement cet instant où le client saoul court se réfugier dans l'auberge et alors qu'il allait en franchir le seuil, prend la porte en plein visage. Mon dieu, que ça soulage...

Le Beau Parleur du vaste monde
Au Théâtre Denise Pelletier
Jusqu'au 28 Mars

Cinéma

Coup de coeur, coup de poing

KARINE ABADIE

Trois ans après *Eldorado*, film polaroïd, très urbain et chaotique, expérimentant l'improvisation avec les acteurs, Charles Binamé présente *Le Cœur au poing*, film rempli d'émotions, s'attardant et suivant un personnage particulier, gardant comme cadre la ville de Montréal, mais la présentant de manière plus sage que dans son film précédent. Observation et analyse sur l'existence, sur son indéfinissable vide, sur la peur des sentiments et des rapprochements, le film de Binamé présente des images simples qui donnent toute l'importance à une histoire originale, aux multiples angles de réflexions.

Le Cœur au poing est l'histoire d'un jeu. Louise (Pascale Montpetit) donne une heure de sa vie au premier passant intéressé. Elle se livre entièrement, aveuglément, totalement à un étranger ou à une étrangère afin de tenter de se faire du bien et de se soulager d'elle-même. Elle veut échapper à la solitude qui la tenaille, qui l'a choisie comme maîtresse sans lui demander son avis. Louise a un besoin d'amour entier, sans concession. Autour d'elle gravitent des personnages qui pourraient lui donner ce qu'elle désire, mais il y a un fossé entre eux et elle, fossé qui paraît, à priori, infranchissable : sa sœur Paulette (Anne-Marie Cadieux), snobarde par fuite, qui veut être la confidente de Louise, mais qui ne parvient pas à faire abstraction de ce qui les différencie; Julien (Guy Nadon), l'amant marié, avec sa petite stabilité, bibliophile aux mots de poètes qui ne donne que des mots, des caresses et très peu de temps; Marlène (Guylaine Tremblay) - personnage peu approfondi, à l'utilité limitée -, professeur de tango, aux prises avec ses propres problèmes et peu attentive aux besoins des autres, qui fuit littéralement la réalité dans la danse et la sensualité grossière.

Entre tous ces personnages, Louise est prise au piège car elle se retrouve plus seule à leurs côtés que dans sa propre solitude. Elle et sa sœur sont orphelines et dans ce détail résident bien des explications. Sans attache, sans lien véritable, sans amour, Louise oriente sa vie de façon indépendante, solitaire, en ne demandant rien à personne, sans se livrer. Cette attitude reste cependant une survie et ne peut être la vie. Alors, Louise joue. Ce jeu a pour but *l'autre avant soi*, car Louise fera ce qu'on veut d'elle pendant une heure. Elle croise des bribes d'existences, des visages, le temps d'une rencontre, sans suite et sans avenir : une femme dont le chien est mort, un homme « laid », avide d'un geste, un autre qui demande à Louise de tuer son ami mourant, etc.

À travers tout ces gens, c'est la chute de Louise qu'on suit. Son jeu devient vital, comme une drogue, car il est le seul moyen de combler sa solitude. Un épisode fort du film est le moment où Louise, ayant promis de faire tout ce que l'on lui demande, est contrainte de tuer un homme malade à l'aide d'une seringue pleine d'air. Sauagée par sa petite minuterie qui indique la fin de l'heure, elle sera changée, bouleversée par cette expérience. Cette idée de seringue remplie d'air revient lorsque Louise conseille à une fille de la rue, une pauvre paumée (Pascale Buisson) qui tente de la voler, de se suicider en s'injectant tout simplement de l'air dans les veines. Cette seringue vide qui donne la mort, c'est un peu ce qui nous sépare de tout le monde et c'est cet espace qui tue et décourage. C'est la mort par le vide. Et le vide est partout.

Ce film est d'abord une histoire et mise surtout sur le scénario. Néanmoins, une mise en scène très souple et une caméra agile qui suit les personnages dans Montréal, l'appuient. Charles Binamé limite son champ d'action au plateau Mont-Royal, à un bloc appartement, à un coin de rue, bref à tout ce que l'œil voit au quotidien. Il joue sur le côté intime de la métropole, fournissant ainsi un cadre à son film qui reste familial. On ne peut pas dire que Louise soit étrangère à ce qui l'entoure. Il y a une unité entre son quartier et elle, même s'il s'y dessine un grand fossé. Les images sont simples et quelque peu épurées, avec un cadrage compact. Binamé a accordé une grande importance aux couleurs, aux ambiances en tentant d'aiguiser les sens. On retrouve une opposition entre

plutôt vêtue de noir, et sa sœur Paulette, toujours en rouge. L'appartement de Louise est magnifique, avec des couleurs chaudes et sombres, des rouges, des pourpres, du noir, du velours, de l'encens... C'est à regretter que le cinéma ne serve que la vue et l'ouïe ! La prestation de Pascale Montpetit est magnifique. Ange de beauté, de force et de fragilité, elle captive le spectateur jusqu'à lui faire oublier qu'elle est au service du cinéma. À ses côtés, Anne-Marie Cadieux, sa sœur, campe un personnage qui se transforme d'un extrême à l'autre, de la froideur à la chaleur. Elle le réussit très bien, avec une grande subtilité et une grande sobriété, par exemple au moment où elle attend sa sœur à la porte de son appartement, sous un parapluie rouge et qu'elle retrouve cette dernière dans une rue, pleurant et criant. Guy Nadon, l'amant vorace et baudelaire, Guylaine Tremblay, le professeur de tango tout à fait caricatural, ainsi que tous les visages croisés, quelques instants, Rita Lafontaine, Dominique Lévesque, Marc Labrèche, Micheline Lanctôt, ont hérité de personnages d'importance secondaire, qui ne sont que de passage et, par le fait même, moins développés. Cela reste regrettable, mais l'essentiel du film est très bien tenu.

Le Cœur au poing est un film intense, qui saisit par son originalité et qui vous laisse avec la rage au cœur. Film coup de cœur, car il est bouleversant, avec de belles scènes d'une grande sincérité, notamment celle avec Dominique Lévesque, où Louise lui donne peut-être l'unique caresse qui lui était nécessaire, le sortant de sa misérable et piteuse existence; film coup-de-poing car surprenant de vérité. Charles Binamé a su faire de son spectateur un des passants de la vie de Louise, une rencontre au hasard qui permet de constater l'espace qui nous sépare des autres ainsi que le besoin viscéral d'aimer et d'être aimé, d'être entier et de savoir se donner.



Louise,

Musique

ISABELLE PORTER

« Exercices de Style »

Les 3/4 putains au Cabaret le 2 avril

Les 3/4 Putains appartiennent à cette catégorie de groupes rigolos qui remplissent votre cuisine d'une fraîche ambiance sympathique. Ils sont bons à écouter au petit déjeuner, au lunch, au souper et même dans la chambre à coucher.

Voilà déjà 10 ans que le groupe roule sa bosse et survit tant bien que mal aux nombreux claquages de portes des compagnies de disques et à la difficulté de percer le maigre marché québécois de la musique. Interviewé cette semaine par le *Défilé français de McGill*, Marc Bisaillon, le chanteur de la formation, confiait : « On nous connaît souvent de nom mais on ne connaît pas notre musique ! » Bien dommage ! Car s'il est une chose qui saute aux yeux — et aux oreilles — à l'écoute de leur nouvel album, c'est que ces Putain 3/4 gagnent à être connus. *Romances*, leur second CD, était lancé le 6 mars dernier au Zest. Heureux mélange de colère et de rigolade, l'album offre un registre des plus diversifiés.

S'y côtoient des histoires d'amour, de charogne et de pucerons sur fond de guitare électrique ou de cha cha cha. Tout sauf de l'homogénéité dans cet album indéniablement éclectique qui, comme l'ensemble de l'œuvre du groupe, semble échapper aux catégorisations. Si la chose peut poser problème aux critiques et journalistes, le groupe semble se complaire dans cet état de perpétuelle exploration des genres. Les chansons elles-mêmes ont souvent un caractère hybride : « Je n'aime pas les choses appuyées », prétend Marc Bisaillon. « J'aime pouvoir opposer la forme et le fond, mettre des paroles mélancoliques sur un air joyeux. Ça permet un choc intéressant. »



Crédit photo : Frédéric St-Martin

Le groupe a connu et connaît toujours son lot de difficultés. La fermeture du marché du disque à leur égard est devenue quasiment légendaire. On a souvent attribué ce blocage au caractère très « adulte » de leurs textes : « J'veux prendre racine dans ton ivresse/J'veux faire ma niche entre tes fesses/J'me donne un mal de chien pour être l'ombre de ton chien/Dès que tu siffles je sors la langue/J'me roule en boule entre tes jambes. » (« La chanson du chien »)

N'empêche qu'une telle explication peut

paraître insuffisante. Des artistes comme Jean Leloup ont maintes fois prouvé que le vulgaire bien léché n'est pas inconciliable avec le succès, chose que toutes les compagnies de disques ne sont pas sans ignorer. Le groupe semble même susciter l'enthousiasme partout où il passe. Leur premier album *Amorem cantant*, sorti en 1993 sous étiquette indépendante, a été fort bien reçu tant par le public que par la critique et des tournées, en France surtout, auraient confirmé ce parti-pris. Philosophe, Marc

Bisaillon semble vouloir se montrer patient. Il prend pour exemple Plume Latraverse, Richard Desjardins et le groupe Abbitibi, des artistes qui ont longtemps travaillé dans l'ombre avant d'être reconnus. Il rappelle d'ailleurs que c'est parfois plus avantageux financièrement pour des groupes de leur envergure de produire de façon indépendante que sous l'étiquette des compagnies de disques où, « avant 35 000 ventes, tu touches pas un rond. »

Le groupe attend en ce moment des nouvelles d'un projet de vidéoclip pour la chanson « La belle vidangeuse » : « on se croise les orteils pour que ça marche... ». N'empêche qu'on se demande combien de temps cette formation va pouvoir tenir avant de s'essouffler. Le passage du statut de curiosité à celui de groupe bien établi semble bien difficile à effectuer.

Peut-être le groupe subit-il les contrecoups de sa volonté d'explorer les genres. On ne cesse de les associer à d'autres artistes : Boris Vian, Dutronc, Gainsbourg, Plume, Les Nègresses Vertes ou Pigalle. À force d'exercices de style, la formation peine à affirmer le sien. Il est bien d'être intéressant mais il faut savoir se rendre indispensable. Là semble être le défi de ce groupe qui ne peut, à tout le moins, vous laisser indifférents.

Pour notre plus grand bonheur, les 3/4 Putains seront en spectacle au Cabaret le 2 avril à 20 heures, avec en première partie les non-moins débiles WD40, véritables as du punk poétique. Bref, c'est un spectacle qui s'annonce assez malade. Aux dires de Marc Bisaillon, les deux groupes partagent une volonté commune de « déstabiliser le monde. » Ça ne peut bien évidemment faire de tort à personne !

Les 3/4 Putains et WD40
Au Cabaret (Musée Juste Pour Rire)
2 Avril, 20 heures,
Entrée : 6 \$
Informations : (514) 253-7007

Exposition

ZOÏLA-ÉLIZABETH GAULIN

Bleu de Méthylène

Bleu de méthylène : colorant et désinfectant extrait de la houille. Hum... intéressant ! Une visite au centre d'exposition Circa cette fin de semaine m'a fait replonger dans l'univers stérile des laboratoires de chimie que j'ai trop souvent fréquentés au collégial. Diverses œuvres de l'artiste Patrick Viallet et de son invité François Morelli y étaient exposées. Une fois de plus, l'art contemporain m'a tout d'abord laissé insensible. Si les quelques compositions de ces artistes éveillent notre esprit, elles laissent dormante notre émotion.

« L'acier, le béton, le verre et une eau bleu de méthylène définissent les termes d'un univers idéal, où l'émotion se trouve piégée dans des logiques qui tournent à vide, » écrit Patrick Viallet. Piégée, voilà le terme le mieux approprié pour décrire l'émotion de l'artiste ainsi que celle du spectateur. Dissimulé derrière un mur, emprisonné dans un grand bocal de verre ou contenu dans un cadre trop étroit, sous une eau bleu de méthylène trop peu transparente, est l'univers idéal que tente en vain de nous exprimer l'artiste.

Ce dernier affirme que la vérité est privée, secrète. Et si elle était segmentée ? S'il y avait une vérité scientifique, une vérité philosophique et une vérité spirituelle, et que chacune d'elle se trouvait isolée, exclusivement accessible aux quelques intellectuels qu'unit une recherche commune ? Voilà ce que semble suggérer la présente composition de l'artiste.

L'aquarium de verre représenterait alors la recherche scientifique. Les cadres composés d'une eau bleu de méthylène illustreraient les idées et concepts que tente de filtrer le philosophe. Puis enfin, le fauteuil magnifiquement sculpté et disposé au beau milieu de la pièce, serait celui sur lequel chacun peu s'asseoir pour contempler et méditer. Sans commune mesure, la vérité de certains est l'absurdité des autres. Dans cet univers abstrait, purement conceptuel et dépourvu de toute humanité on croirait que tout est mort. Un vide profond nous envahit, puis on se demande : mais à quoi bon chercher ?

Dans la pièce juxtaposée à ce laboratoire désaffecté, est exposée « L'Assise », composition sculpturale de type ready-made

de l'artiste François Morelli. Fabriqué au moyen de treillis métalliques, un corps n'ayant ni torse ni tête, mais toutefois chaussé de patins à roulettes gravite autour d'une chaise au-dessus de laquelle est suspendu un volume métallique en forme d'œuf. L'ensemble, léger et humoristique se veut une réflexion loufoque sur l'existence. Le spectateur est invité à s'asseoir et à contempler l'espace, se voyant ainsi confronté aux limites de son propre corps et au vide infini qui l'entoure.

Si Patrick Viallet et François Morelli ont voulu nous démontrer le vide, l'incohérence et l'absurdité du monde, alors c'est réussi ! Et pourtant, le fauteuil sculpté dont les formes suggèrent qu'un être humain s'y soit un jour assis, me revient à l'esprit. Peut-être en fait ont-ils voulu nous signifier que seul l'Homme peut par son humanité même donner un sens à la technique, au vide et à l'absurdité.

Patrick Viallet et son invité François Morelli
Centre d'exposition Circa
372, rue Ste-Catherine ouest, #444
Jusqu'au 21 mars



LES TÉLÉPHONES CELLULAIRES : une liberté sous haute surveillance...

Toutes les publicités nous le disent : les téléphones cellulaires apportent la liberté à leurs heureux possesseurs. Pourtant il est très facile de surveiller les porteurs de ce genre d'engins.

NICOLAS DELERUE

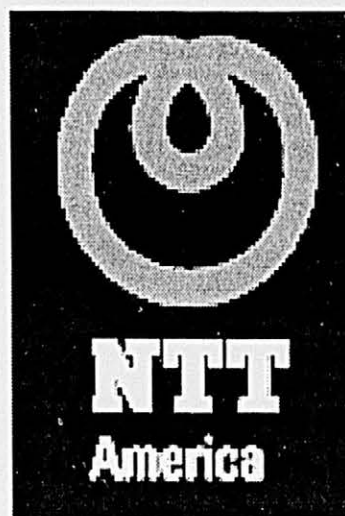
Vous êtes dans votre voiture, arrêté à un feu, que faire pour tuer le temps ? Si vous avez la chance de posséder un téléphone cellulaire, vous pouvez téléphoner à votre meilleur(e) ami(e). Et dans le métro ? Et au restaurant entre deux plats ? Tant d'endroits où le téléphone cellulaire se révèle un allié précieux pour pouvoir joindre vos amis ou pour être joignable à tout instant. Cependant, tout en apportant une liberté de mouvement très grande, ces appareils permettent de surveiller en permanence l'endroit où vous vous trouvez.

En effet, lorsqu'un téléphone cellulaire est en veille ou en communication, il échange en permanence des informations permettant de le localiser grâce aux antennes de transmissions environnantes afin que l'opérateur sache dans

quelle direction envoyer les signaux téléphoniques signalant un appel.

Il sera possible de recevoir la localisation d'un combiné par fax

A l'heure actuelle, seuls les pouvoirs publics ont accès à ce genre d'information, mais, si l'on croit la récente déclaration de la compagnie japonaise NTT, cela pourrait changer dans un avenir très proche. Le service que NTT se propose d'offrir à courte échéance à ses clients serait un système qui positionne un téléphone mobile sur une carte envoyée par fax à qui en fait la demande. Selon les dirigeants de NTT « ce service est avant tout destiné aux parents désirant suivre leurs enfants ». C'est donc probablement dans un but charitable que ce service a été mis au point ! De

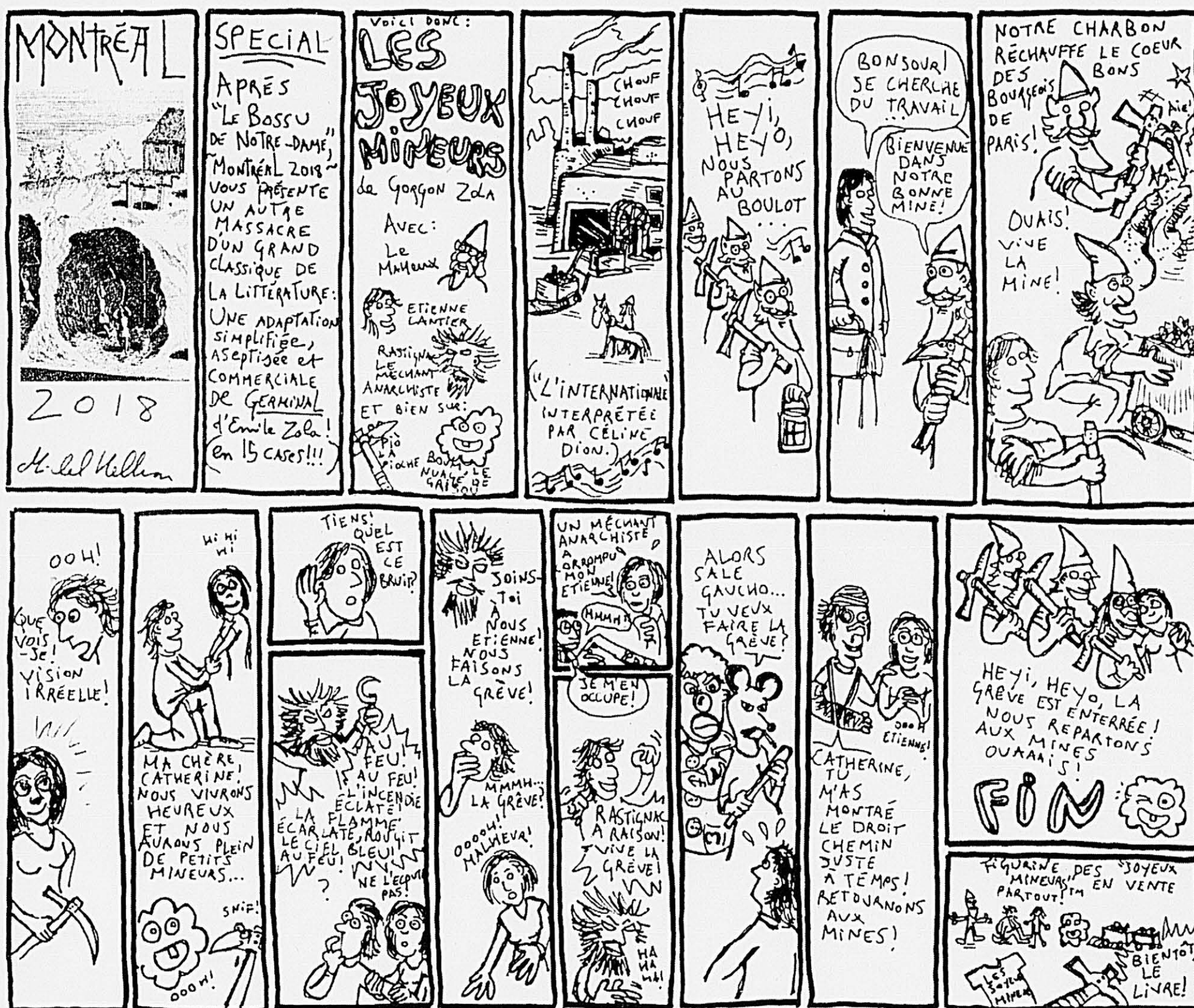


plus, une ordonnance qui devrait être émise par la FCC (Organisme régissant tout ce qui a trait aux télécommunications aux Etats-Unis d'Amérique) en avril prochain imposera aux opérateurs

de localiser le téléphone en cas d'appel aux services d'urgence. Où que vous soyez, les secours pourront donc localiser un appel d'urgence à tout instant grâce à un simple téléphone cellulaire. Décidément, ces petits engins offrent de nombreux avantages !

Cependant, malgré leurs airs de liberté, ces services risquent au contraire de restreindre celle de leurs possesseurs de téléphones sans fil. Car, même si, officiellement, les informations sur la localisation des téléphones ne seront transmises qu'aux personnes habilitées, c'est à dire connaissant le numéro d'abonné du combiné, comment en être sûrs ? Il sera si facile de monter un récepteur pirate pouvant intercepter les signaux de localisation qu'il est difficile de croire que personne ne le fera.

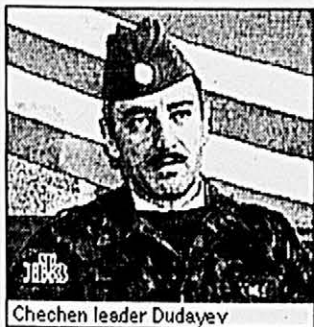
Suite en page 7



Suite de la page 6

Une indépendance qui peut vous coûter la vie

D'ailleurs, l'Histoire nous montre qu'il n'est pas nécessaire d'attendre que le système de NTT soit au point pour pouvoir localiser très précisément un combiné. Dzokhar Doudaïev, en a fait la triste expérience un dimanche matin d'avril 1996. Président de la république auto-proclamée de Tchétchénie, il avait voulu, non content d'avoir offert l'indépendance à son peuple, plus d'indépendance pour lui-même et s'était offert un téléphone cellulaire. L'armée russe n'a pas manqué l'occasion et n'a eu aucune difficulté à le localiser et à l'abattre. Il va sans dire que l'armée américaine regrette que Saddam



Chechen leader Doudaïev

Hussein ne possède pas de téléphone sans fil.

Une fois de plus, même si les services offerts par NTT offriront plus de sécurité à ceux qui en bénéficieront, il faut que les utilisateurs finaux soient conscients du fait qu'ils sont localisables à tout instant. La vraie liberté des utilisateurs passe par une bonne information. Et un dernier conseil : si vous ne voulez pas que vos parents sachent que vous avez un(e) nouveau(elle) petit(e) ami(e), pensez à éteindre votre téléphone cellulaire avant d'aller à vos rendez-vous galants...

Suite de La chimère en page 1

commune pour définir une nation, les membres de cultures minoritaires ne deviennent-ils pas des citoyens de second ordre, demande (sans rire) notre historien torontois ?

Il conclut (ou plutôt termine) son argumentation en disant qu'une « nation » a le droit de se séparer si elle est vraiment opprimée par un empire agressif, mais que dans le cas d'une démocratie moderne comme la Canada, « c'est le citoyen, plutôt que les groupes ethniques qui dominent. Les citoyens doivent donc obéir aux règles qu'ils se sont eux-mêmes fixées, comme les Canadiens l'ont fait en 1867. »

En bref, tout citoyen de pays démocratique doit se soumettre à sa constitution, car toute idéologie politique basée sur des principes ethniques ou linguistico-culturels mène invariablement au gouffre du racisme et de la violence. Très subtil...

Il est très triste pour un étudiant en histoire comme moi, de voir un professeur d'une université réputée s'abaisser de lancer une telle poudre démagogique aux yeux de ses lecteurs, déjà aveuglés par la crédibilité de son statut de savant. Surtout quand on sait que si un de ses étudiants lui soumettait un texte du même calibre, le professeur Bliss lui décernerait un beau zéro, bien rond et bien mérité.

N'importe quel historien ou intellectuel sait qu'il est ridicule de prétendre que le nationalisme des Balkans est la cause première, à court ou long terme, des deux Guerres Mondiales. Oui, le nationalisme fait partie intégrante de cette catastrophe humaine, mais il est carrément

irresponsable de la part d'un historien d'isoler cet aspect idéologique des centaines de facteurs politiques, sociologiques, culturels, structurels et surtout économiques, qui sont les véritables causes du conflit. Le nationalisme des Balkans à lui seul n'aurait évidemment pas été suffisant pour faire s'entre-déchirer le monde entier !

Quand aux idées avancées par notre savant professeur sur le concept de « nation », il ne nous explique pas du tout en quoi la définition d'une nation en termes linguistico-culturels fait des minorités culturelles des citoyens de seconde classe. Je lui conseillerais d'ailleurs la lecture (ou relecture) de livres comme *The Crooked Timber of Humanity* par Isaiah Berlin, traitant directement de la question du nationalisme, de façon tout à fait critique, sans tomber dans la démagogie ou la facilité. Professeur Bliss pourrait peut-être alors voir la différence entre le nationalisme agressif, criminel, comme on en voit en ex-Yougoslavie et au Rwanda, et un nationalisme « civilisé » comme on le trouve en ex-Tchécoslovaquie, en Allemagne réunifiée et au Québec. Il a raison sur un aspect au moins; les citoyens des démocraties modernes se doivent de respecter les règles de leurs constitution.

Domage qu'il n'ait pas mentionné aussi que même s'ils n'avaient pas eu leur mot à dire en 1867, ou même en 1982, les Québécois nationalistes ont accepté de façon tout-à-fait *fair-play* leur défaite référendaire en 1980, et même en 1995 avec 49.6% de OUI, sans violence, sans grabuge, et surtout, sans trop de démagogie...

JACKIE CHAN



UN SACRÉ BON GARS
V.F. de MISTER NICE GUY

On frappe d'abord,
on s'excuse ensuite.

À L'AFFICHE LE 20 MARS!

Passez au bureau du McGill Daily (Shatner B07)
pour obtenir des laissez-passer gratuits.

UNE EXPLOSION
DE BAS PRIX!
du 17 au 21 mars

Profitez de notre grande vente de liquidation
sur la promenade et obtenez 2 heures de
stationnement GRATUIT avec achat.

UNE EXPLOSION
DE SAVEURS!
19-20-21 mars de 11h à 16h
Venez vous sucrer le bec
dans une ambiance tout en musique.

LES GALERIES
du Parc

3575, avenue du Parc,
entre Milton et Prince Arthur • Tél.: 284-2900

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiants et employés de McGill (avec carte): \$4.65 par jour, \$4.10 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$5.90 par jour, \$4.95 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

LOGEMENT

Summer Sublet. May 1-Aug. 31. Single room at McGill residence apartment of 4 bedrooms. Completely furnished, share baths, kitchen, livingroom. \$300 incl. Hydro. Diane 289-9366.

AIDE DEMANDÉE

Earn \$100-\$200/day Master School of Bartending - bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15 yrs. McGill rate 849-2828. WWW.BARTENDING.COM

Travel-Teach English: 5 day/40hr (Feb. 25-Mar. 1) TESOL teacher certification course (or by correspondence). 1,000's of jobs available NOW. FREE information package, toll free 1-888-270-2941.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students
WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 29 years experience. \$1.50/D.S.P. 7 Days/ week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

Ellen will type papers, projects, theses, etc. Quick, accurate, neat and reasonable! Call 9am-6pm 231-1880.

AVIS

Période de remboursement du GRIP 9-27 mars. Toute étudiante voulant cesser d'être membre du GRIP pourra se présenter au 3647 Université, 13h-17h (lun.-ven.) pour demande un remboursement de \$3.

Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik
Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants
INSTITUT LASER ULTRAVISION
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP, contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical
Dr Marvin L. Kwitko
Ancien président, Comité consultatif sur le Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

DEUT FRANÇAIS

publicité
398-6790

Le prix de la solidarité mondiale

Suite à la décolonisation de la majorité des pays de l'hémisphère sud dans les années soixante, plusieurs experts occidentaux se sont penchés sur l'éternelle problématique qu'est le développement international. Trente ans plus tard, les inégalités socio-économiques à l'échelle planétaire sont encore bien réelles. Les organismes de coopération privés peuvent-ils pallier à ce manque grandissant de solidarité mondiale ?

PATRICK PRIMEAU

Dans un pays comme le nôtre, on retrouve de nombreuses organisations non gouvernementales vouées à la mise sur pied de projets de développement dans des pays défavorisés. Que ce soit à la télévision ou ailleurs, ces organismes approchent constamment le grand public pour financer leurs activités, et dénicher des bénévoles. En voici un bon exemple.

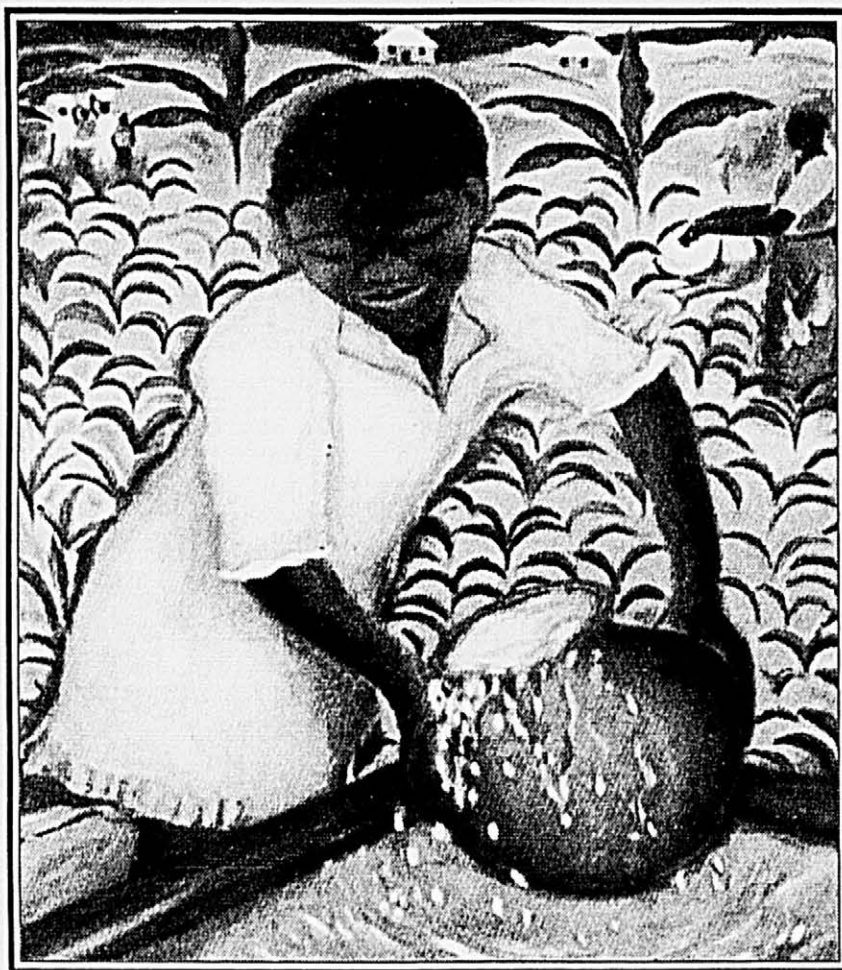
Au nom de la solidarité

La Fondation Aga Khan Canada (FAKC)

Au-delà de l'énoncé de mission

De prime abord, Aga Khan Canada se veut « un organisme de bienfaisance qui vient en aide aux populations des pays à faible revenu d'Afrique et d'Asie (...). Elle recherche des solutions innovatrices à des problèmes socio-économiques prioritaires. » Mandat imposant, auquel on ne peut vraiment s'opposer.

Cependant, lorsque FAKC tente de justifier les avantages de la coopération internationale, celle-ci admet ouvertement que nos relations avec les pays en voie de



parraine, depuis 1985, la Marche des Partenaires - événement qui se veut la plus vaste manifestation d'appui à la coopération internationale au Canada - afin de recueillir des fonds permettant le financement de multiples projets dans des pays défavorisés. Par le passé, cette fondation a initié des projets (somme toute fructueux) de développement rural pour améliorer les systèmes d'éducation et de santé en Afrique ainsi qu'en Asie.

D'une année à l'autre, cette grande marche de solidarité attire de nombreux participants (au-delà de 60 000 en 12 ans) ainsi que de nombreux donateurs. Le 31 mai prochain, cet événement se déroulera simultanément dans 11 villes canadiennes, notamment Vancouver, Calgary, Winnipeg, Toronto, sans oublier Montréal, qui prendra part elle aussi à cette campagne de sensibilisation sur la question du développement international. Le Parc des Îles accueillera donc au printemps toutes les personnes solidaires de la cause du développement international. Jusqu'ici, tout est beau, louable. Toutefois, quelques accrocs se camouflent derrière ces nobles intentions.

développement créent des centaines de milliers d'emplois au Canada, car ces sociétés exportent de nombreux produits canadiens. Moi qui pensait que le but de l'exercice était de développer leurs économies... Ironie qui caractérise beaucoup d'organismes de ce genre.

Ne soyons pas naïfs : si le gouvernement canadien est prêt à financer son agence de développement international, connue sous l'acronyme ACIDI, il doit s'attendre à en tirer des bénéfices. (Dans le cas d'Aga Khan Canada, c'est cette même ACIDI qui la finance). Toute personne avertie sait très bien que les présumés dons du gouvernement aux pays défavorisés sont habituellement reliés à une clause qui stipule que cet argent doit être dépensé dans le pays donateur. Discutable comme pratique, même si cela crée des emplois au pays.

Comble du ridicule, lors de l'événement, les organisateurs de la Marche des Partenaires feront tirer une Honda Civic (flambant neuve) parmi tous les donateurs. Comme quoi l'élimination de la pauvreté dans le monde ne peut motiver par elle-même tous ces Canadiens vivant dans un confort que nous prenons trop souvent pour acquis.

Une malédiction baptisée ou Célébration expiatoire du mois du laid

ISABELLE PORTER

« Les recherches d'une vie éventuelle sur Mars n'ont pas donné de résultats... » Petit Robert des Noms Propres

Le mois de mars est dans le désordre de nos appartements, dans les retards de nos travaux, dans les germes de nos cuisines, dans nos excès de caféine, dans la gadoue sur les boulevards, dans la verdeur de nos visages, dans la grisaille du temps. Une sangsue puante, une tache à marde qui pue mais ne veut pas s'en aller. Le mois de mars nous fait chier. Chaque année. Bien plus que sa cause, il est le zénith de notre écoeurement : 31 jours pour 31 baveux spectateurs au théâtre de nos malheurs et de nos ennuis.

Mais au bout du compte, la seule consolation possible à notre emmerdement collectif se résume dans cette seule phrase : « C'EST LA FAUTE AU MOI DE MARS ! »

L'histoire tend d'ailleurs à prouver que cette mauvaise foi est des plus justifiées. Le mot MARS en lui-même t u e partout où il passe.

Il faut savoir reconnaître la contribution d'acteurs historiques importants.

Mars, mois du sadisme :

Marsyas, personnage dans la mythologie grecque et illustre inventeur de la flûte à deux tuyaux, pour avoir n a r g u é Apollon fut écartelé par celui-ci. Mais, Apollon gonflé par

le remords, le transforma en fleuve. Depuis, tous les fleuves du monde sont hantés par l'esprit de ce martyr.

Mars, mois de l'auto-censure :

John Marston, poète dramatique anglais, n'a pas eu plus de chance. On a brûlé ses poèmes jugés trop irrévérencieux. Pour sa comédie « Eastward Ho ! », on le jeta en

prison pour lèse-majesté. En 1607, il renonce au théâtre - et au reste - pour devenir ecclésiastique.

Mais encore ! Dans l'Italie ancienne, les Marses étaient considérés comme les plus redoutables guerriers de l'Italie. Marsile de Padoue a été excommunié en 1327. Plus près de nous, le McGill Automated Registration System est un facteur de stress et de dépression bien connu. Dire qu'à l'origine, c'était le premier mois de l'année chez les Romains. Imaginez-vous, célébrer la nouvelle année un premier mars !

Finalement, ce diable de dieu Mars, fier symbole des paradoxes martiens. On l'aurait fait à la fois dieu du printemps et dieu de la guerre parce que c'est au printemps que commencent les activités guerrières. Ce salaud porte aussi le titre de dieu de la jeunesse parce que c'est elle qui est employée dans les combats (Petit Robert des Noms Propres).

Et pour ceux qui songent à s'enfuir sur la planète Mars pour se changer les idées (voire pour se venger), la planète n'a pas l'air plus accueillante que son nom l'indique : des plaines volcaniques au nord, des cratères au sud puis en plus, il y a de la neige. Laissez donc faire ! Puisqu'il faut conclure je e contenterais de dire que nous avons tous raison de nous plaindre, que de toute façon, il faut que ce soit la faute de quelqu'un ou quelque chose. Nous

sommes tous les innocentes victimes d'une conspiration monstrueuse et cruelle contre laquelle l'humanoïde ne peut lutter. Il ne nous reste plus qu'à survivre et attendre le premier avril pour coller des poissons dans le dos de tous ceux qui nous auront fait chier durant le mois de mars même si ce mois a le dos large.

